

Photo de couverture : Avec l'aimable autorisation de M. François Petit

L'enfant roux, deuxième édition

L'enfant roux

Joseph Fromage

L'ENFANT ROUX

ROMAN

1

La bonne

Dans la salle commune, en cette mi-journée du 3 juillet 1937, Céline Ambois se hâtait d'essuyer la vaisselle. Elle jeta un coup d'œil rapide sur l'horloge comtoise. Les aiguilles jaunes indiquaient 1 heure 35. Elle rangea les plats dans le buffet mural, prit deux brocs placés le long du mur près de la porte, sortit et se dirigea vers le puits creusé au centre de la cour.

Il y avait plus d'une demi- heure que les patrons et les deux domestiques étaient partis faner le foin dans le pré des Jonchères. Elle devait les avoir rejoints avant que 2 heures aient sonné. C'était l'horaire que lui avait fixé une fois pour toute sa patronne, Catherine Rabain, pour reprendre le travail des champs après avoir débarrassé la maison des traces du repas du midi. Il lui restait encore un quart

d'heure pour laver les briques de l'âtre et balayer le sol en ciment de la pièce.

De forme carrée et encadrée de bâtiments sur trois côtés, la cour était orientée vers le sud. Le soleil au plus haut dans le ciel y faisait régner une chaleur étouffante, peu fréquente dans cette partie de la presqu'île du Cotentin souvent imprégnée de fraîcheur marine.

A dix-sept ans, grande et svelte, Céline avait un port de tête d'une élégance qu'on n'aurait pas attendue chez une servante de ferme. Son visage ovale et régulier était enveloppé d'une chevelure brune dont les boucles légères étaient coupées au-dessous des oreilles. Une blouse bleue à petites fleurs, simplement attachée par cinq boutons sur le côté gauche, la couvrait du cou aux mollets.

La jeune fille arriva à la porte du puits. Construit en pierres du pays, il dressait fièrement sa forme d'obus surmontée d'une grosse boule de granit. Elle posa ses deux brocs sur le sol. De la main gauche, elle prit le seau resté sur une des margelles et, de l'autre, l'extrémité de la corde attachée à l'anse. Se penchant à l'intérieur du puits, elle renversa le récipient et le laissa tomber dans l'eau. Le poids du fond l'emportant, il bascula et se mit à flotter à la surface du liquide. La jeune fille se pencha un peu plus et donna plusieurs secousses sur la corde pour coucher le seau et le remplir.

Lorsqu'il fut plein, elle le remonta. Il arriva à sa hauteur. Elle venait de saisir l'anse à deux mains lorsqu'elle sursauta de frayeur et poussa un cri. Quelqu'un soulevait ses vêtements et lui touchait le bas des fesses. Le seau lui échappa et, entraînant la corde à sa suite, retomba dans l'eau en faisant un grand plouf.

Céline se retourna brusquement et se trouva nez à nez avec Marcel Rabain, le fils unique de la maison qu'elle n'avait pas entendu arriver. Il était hilare et se mit à presser la jeune bonne contre le mur du puits. Elle tenta de le repousser et, comme il résistait, se fâcha.

— Dégoûtant, cochon, tu vas me lâcher, oui ! Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est honteux ce que tu viens de faire ! Que crois-tu donc ?

Le fils de la maison continuait de rire tout en lui serrant la poitrine de ses deux mains. Il lui déclara d'une voix pâteuse :

— T'as un beau petit cul quand tu te penches. Tu ne vas tout de même pas me dire que ma main ne t'a pas fait plaisir ?

— Eh bien, je te dis que je n'admets pas ces manières dégoûtantes. Et puis, c'est malin, le seau et la corde sont au fond du puits maintenant.

— C'est pas grave. Je me charge de les récupérer. Il y a un croc pour ça à la ferme.

Céline se rendait compte qu'il avait bu. Furieuse, tremblant de colère et de honte, elle ne répondit pas. Dans un violent effort, elle le repoussa légèrement, réussit à lui échapper et s'enfuit dans la maison. Traversant la salle en courant, elle se réfugia dans le recoin d'une pièce étroite au sol de terre battue, appelée « le cabinet » où elle couchait, mais qui, en réalité, servait de laiterie. Son lit de fer était coincé sous l'escalier montant au grenier. Au-dessus, une caisse en bois portant l'inscription : « Vin de Cahors » suspendue horizontalement par de grosses ficelles clouées sous les marches, servait à ranger son linge personnel. Contre le mur blanchi à la chaux, deux pattes de fer

supportaient un bâton sur lequel elle posait ses robes et ses jupes.

Céline prit un mouchoir plié dans la caisse, s'assit sur une chaise en paille à moitié défoncée, et, enfermant son visage dans ses mains, éclata en sanglots.

— Il ne me lâchera pas, dit-elle à voix basse. Il est de plus en plus effronté. Je ne pourrai pas m'en débarrasser ! Il me harcèlera sans cesse jusqu'au jour où il usera de la force pour me...

Elle se tut brusquement, ne voulant pas prononcer le mot qui l'effrayait. Elle s'essuya le visage, saisit son poudrier dans son sac à main et le posa sur le bord de la fenêtre étroite donnant sur le jardin. C'est là, en utilisant l'eau contenue dans une petite cuvette en émail en partie rouillée qu'elle faisait sa toilette chaque matin. Cette ouverture apportait un peu de clarté du jour et, les soirs d'été, un mince rayon de soleil dans le coin sombre et humide qui lui était réservé. Après s'être tamponné les yeux et les joues avec la pointe de son mouchoir, elle se poudra très légèrement tout en réfléchissant.

L'héritier de la ferme de la Sablonnière était de deux ans plus âgé qu'elle. Il lui faisait peur car, à sa corpulence forte et musclée, il ajoutait un tempérament brutal et pervers. C'était un garçon frustré ayant été très gâté par sa mère qui lui donnait toujours raison. Après avoir cédé à tous ses caprices d'enfant, elle lui épargnait maintenant les tâches fatigantes ou désagréables. En fait, Marcel agissait selon son bon plaisir. Peu après son arrivée à la ferme, Céline avait appris qu'elle était embauchée pour traire les vaches matin et soir parce que le fils de la maison refusait de le faire.

Finalement, il travaillait peu et sortait beaucoup. On le rencontrait souvent dans les cafés en compagnie de jeunes gens qui ne se signalaient pas parmi les plus estimés du canton. En faisant le ménage de sa chambre isolée de la maison, Céline avait compris qu'il hébergeait assez souvent des femmes la nuit.

Elle n'avait que quinze ans et demi à la fin de l'année 1935, quand l'héritier de la ferme avait commencé à s'intéresser à elle. Céline s'était aussitôt méfiée mais, au début, il se contentait de lui raconter des blagues lourdes. Puis ce fut le temps des plaisanteries lestes, des gestes obscènes. Depuis six mois, lors du travail, il était passé au stade des petites bousculades, des frottements intentionnels et au jeu des mains qui s'égarèrent. Elle lui avait pourtant signifié à plusieurs reprises de la laisser en paix. Il cessait pendant une semaine puis reprenait ses agissements en les poussant chaque fois un peu plus loin. Pourtant, jamais il ne s'était permis de faire ce qu'il avait osé aujourd'hui.

Céline s'approcha de la fenêtre du cabinet, écarta légèrement les rideaux et regarda dans la cour. Elle vit le large dos de Marcel penché dans le puits et ses bras s'agiter lentement au-dessus du vide. Il tentait de repêcher le seau à l'aide du croc. Laissant tomber les rideaux, elle se rendit dans la salle, saisit le balai rangé derrière la porte et commença à balayer.

Tout en travaillant, elle reprit ses réflexions. Elle avait pensé se plaindre à la mère des harcèlements de son fils. Seulement, la patronne, « la Grande Catherine » comme on la surnommait dans le pays à cause de sa haute taille, bien sûr, mais aussi de son comportement autoritaire, impressionnait tellement la jeune bonne que celle-ci n'avait

jamais pu se décider à lui en dire un mot. Comment aurait-elle pu l'entretenir d'un sujet aussi délicat quand elle appréhendait de lui parler des choses les plus simples de la vie courante ? Et puis elle était convaincue que sa démarche ne servirait à rien. Pire, elle avait le sentiment que la mère s'était aperçue des agissements de son fils et qu'elle le laissait faire. « C'est très simple, se disait la servante, la patronne le soutient toujours. Elle le regarde avec des yeux admiratifs comme si elle était encore émerveillée d'avoir mis au monde un être aussi parfait. »

Céline était donc presque certaine que la Grande Catherine lui donnerait tort quelque soient les circonstances. « Quand au père, n'en parlons pas ! », s'exclama-t-elle en haussant les épaules.

De six ans plus jeune que son épouse, Anselme Rabain, ancien grand valet de l'exploitation, était dépourvu de caractère. La jeune fille ne l'avait jamais vu vraiment commander. Il laissait sa femme agir à sa guise.

Il travaillait peu et buvait beaucoup : du cidre tout au long de la journée et des cafés abondamment coiffés de calvados. Il aimait la compagnie et ne manquait pas un seul rendez-vous de chasse. S'occupant de la vente des animaux, il avait un penchant très net pour les marchandages et fréquentait toutes les foires de la région pour y commercer ou se renseigner sur les cours des bestiaux. Chaque sortie le voyait revenir éméché. Heureusement, Anselme, n'ayant pas le cidre triste, rentrait plutôt gai.

Céline nettoyait maintenant le cabinet. Elle ramassait les balayures au centre de la pièce quand Marcel fit son entrée en lui disant :

— J'ai récupéré le seau et je t'apporte les deux brocs pleins d'eau. Où faut-il les mettre ?

— Laisse-les là, près de la cheminée. C'était pour laver l'âtre mais je n'ai plus le temps maintenant.

— Tu es remise de ton émotion ? lui demanda-t-il sur un ton ironique.

— Fiche-moi la paix. Je suis pressée. Tu sais que ta mère exige que je sois au travail dans les champs à 2 heures. Il est temps que je rejoigne les Jonchères.

— Il reste encore cinq minutes, répondit-il en jetant un coup d'œil sur l'horloge.

Il fit deux pas vers elle et reprit :

— Tu ne vas quand même pas nier que c'était agréable tout à l'heure ?

Il voulut la saisir pour l'embrasser. Elle l'esquiva en se glissant le long de l'escalier jusqu'à la petite fenêtre. Le fils de la maison la suivit et parvint à la coincer dans l'angle du mur.

— Lâche-moi ! Lâche-moi donc ! lui cria-t-elle en se débattant. Tu sens l'alcool.

Il eut un ricanement.

— Tu vas mieux voir ce que je sens, répondit-il en la renversant sur le lit.

Il se laissa tomber de tout son poids sur elle et l'embrassa à deux reprises sur la bouche en dépit de ses cris et de ses efforts pour se dégager.

Marcel Rabain se déplaça un peu sur le côté et, de sa main droite, commença à caresser les seins de la jeune bonne. Se servant de son bras gauche comme d'une barre posée sur ses épaules, il l'a maintenait couchée sur le dos.

Céline tentait de le repousser comme elle le pouvait en lui criant :

— Non, laisse-moi ! Va-t-en ! Je ne veux pas.

Marcel s'était tu. Il glissa encore légèrement vers le mur. Aussitôt, Céline sentit que sa main s'infiltrait sous ses vêtements et tentait de saisir sa culotte.

— Non ! hurla-t-elle en vain.

Avec l'énergie du désespoir, elle saisit une grosse poignée de cheveux sur le front de son agresseur et avec l'autre main, lui enfonça l'index et le majeur dans les yeux le contraignant à se servir de ses deux mains pour la faire lâcher.

— Bon Dieu, ha la garce ! jura-t-il.

Alors dans un effort de tous ses muscles, Céline parvint à se glisser sur le sol. Elle se redressa tel un ressort pour s'enfuir mais le fils de la maison, resté sur le lit, lui attrapa le bas de sa blouse. Elle se débattit avec désespoir et en progressant le long de l'escalier sa main droite toucha le balai. Elle s'en saisit puis, à deux mains cette fois, de toutes ses forces, en asséna un coup sur la tête de son agresseur au moment où il se mettait debout. Le manche se brisa sur le haut du front. Marcel retomba assis sur le lit et lâcha sa prise.

Céline sortit de la maison en coup de vent, traversa la cour et atteignit la barrière. Lorsqu'elle arriva sur la route, une pensée subite lui vint à l'esprit : « Et si je l'avais tué ? »

Elle resta sur place et attendit. Au bout de cinq minutes, Marcel Rabain sortit de la maison en appuyant son mouchoir sur son front. Il l'aperçut et la menaça du poing en lui criant :

— Tu ne perds rien pour attendre.

Il entra dans la grange et en ressortit aussitôt une fourche à foin à la main. Il plaça l'outil sur son épaule droite et emprunta le passage conduisant dans les prés. « Il se rend aux Jonchères », se dit Céline.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout du chemin creux. Elle attendit quelques minutes et, les jambes encore flageolantes, rejoignit la maison. Elle se rendit dans le cabinet mais, prise de tremblements, dut s'asseoir sur son lit. « Il m'aurait violée, c'est sûr ! », murmura-t-elle dans un sanglot.

Elle resta ainsi un moment à moitié prostrée, ne sachant trop que faire. Quand elle eut récupéré ses esprits, elle ramassa les deux morceaux du balai et les plaça près d'elle sur le lit afin de pouvoir se défendre si son agresseur revenait. Elle se mit alors à réfléchir.

Sachant que le fils de la maison était parti rejoindre ses parents et les domestiques, elle hésitait à le suivre. Qu'allait-il raconter à sa mère ? Sans doute donner une version mensongère des faits ? Dans une affaire de cette nature, elle craignait de l'affronter et d'être obligée de se justifier, en présence de quatre personnes. Elle se demandait si elle devait informer ses parents des agissements du fils Rabain et, finalement, si elle pourrait rester à la Sablonnière.

Il y aurait trois ans à la fin du mois de juillet que son père, François Ambois, avait rencontré les époux Rabain à la foire Sainte-Anne de Bricquebec. Après avoir discuté avec eux un long moment et marchandé un peu, il leur avait loué sa seconde fille comme triolette, c'est-à-dire servante chargée de la traite des vaches dans les champs, et bonne à tout faire. Céline avait pris son travail à la mi-août suivante

dans leur ferme, à vingt kilomètres de l'habitation de ses parents.

Les Rabain exploitaient la Sablonnière, une terre d'herbage d'une trentaine d'hectares située dans la partie la plus éloignée de la commune de Laudray-sur-Mer. Le bourg était implanté sur la côte ouest du Cotentin, au bord d'un havre comportant un port très ancien et une plage fréquentée l'été par les Parisiens.

La tête baissée, Céline regardait machinalement la vieille couverture piquée sur laquelle elle était assise. Désabusée, elle secoua la tête à la vue des touffes de laine sale s'échappant des nombreuses déchirures. Dessous, une paillasse de jute remplie de paille d'avoine et un maigre lit de plumes tenaient lieu de sommier et de matelas. Deux draps dont les pièces se chevauchaient, une couverture de catalogne usée jusqu'à la trame et un traversin de toile grossière complétaient sa couche.

La pièce où elle dormait était pour plus de la moitié de sa surface occupée par l'écrémeuse, la baratte, un vaste placard servant à ranger les terrines où la crème était conservée, des pots de terre et divers ustensiles. Un vieux pétrin faisait face à son lit. Il attirait de nombreuses souris car on y entreposait le grain destiné à la volaille.

En dépit du soin qu'elle apportait à nettoyer le cabinet, il y régnait en permanence un relent de lait suri. Dans les premières semaines de son arrivée, l'odeur était tellement forte qu'elle avait cru qu'elle ne s'y habituerait jamais. À force de gratter les recoins et de nettoyer le sol, elle l'avait atténuée et rendue supportable. Pourtant, en dépit de son médiocre logement, elle ne se plaignait pas. Le grand et le petit valet couchaient à l'écurie derrière les

chevaux. La nuit, ils pouvaient ainsi jeter un coup d'œil sur les poulinières.

Tout ce qu'elle avait sous les yeux lui rappelait ses conditions d'arrivée à la Sablonnière. Très anciens, les bâtiments faits de pierres et d'argile, étaient couverts, partie en chaume, partie en tuiles rouges. Ils étaient situés au bout d'un chemin encaissé, pentu, mal empierré dont la profondeur des ornières s'aggravait de trous effarants. À deux cents mètres derrière la ferme, commençait le marais.

En 1934, l'été avait été pluvieux. Dans la cour, le purin s'écoulant du gros tas de fumier formait avec la mare un mélange liquide où barbotaient des canards et quelques oies. Céline était chaussée de sabots de bois qu'elle avait noircis de suie grasse avant de quitter la maison paternelle. Elle se souvenait que pour ne pas les remplir d'eau nauséabonde, elle avait pris soin de bien marcher sur les grosses pierres plates permettant de se rendre au logis.

Ferme isolée, la Sablonnière n'était pas reliée au réseau électrique. Dans la salle commune, on s'éclairait à l'aide d'une lampe à pétrole placée dans une suspension pendue au plafond au-dessus de la table. Des lampes à essence servaient pour les autres pièces d'habitation et des lanternes tempêtes pour les dépendances.

Dès le premier jour, la patronne avait déclaré à sa bonne qu'elle se lèverait en même temps qu'elle-même, c'est-à-dire à 5 heures. Seulement, comme son horaire matinal ne prévoyait pas de temps pour la toilette, Céline avait vite compris qu'elle devait avancer son lever d'un bon quart d'heure. Ainsi, elle était prête quand la Grande Catherine sortait de sa chambre.

Aussitôt, elle allumait le feu et réchauffait la soupe à la graisse qu'on mangeait matin et soir. Elle mettait la table et déjeunait rapidement. Sans perdre de temps, elle allait chercher l'âne, lui plaçait sur le dos la bâtière destinée à recevoir les bidons de lait et partait traire les vaches dans les prés plus ou moins éloignés. La quinzaine de bêtes ne couchait à l'étable que pendant les grands froids d'hiver. La patronne la rejoignait après s'être rincé le visage et avoir servi le déjeuner des hommes. Quand elle arrivait, Céline avait effectué plus de la moitié du travail.

De retour à la ferme, elle devait soigner les veaux, les porcs et la volaille. Ce travail fait, elle revenait dans la laiterie pour écrémer le lait du matin et de la veille au soir. Cette tâche terminée, elle démontait l'écrémeuse, lavait toutes les pièces et les plaçait à égoutter dans une cuvette. Il lui fallait ensuite s'occuper du ménage et du repas de midi. S'il lui restait un peu de temps en fin de matinée, elle devait rejoindre les hommes au champ.

Une heure avant la nuit, Céline retournait traire avec sa patronne. Elles rentraient au crépuscule. Le lait de la traite était rangé au frais pour la nuit dans la laiterie. Céline s'empressait de rallumer le feu, de mettre la soupe à bouillir et de préparer le complément du repas. Enfin, la vaisselle et le dernier nettoyage de la maison effectués, elle remontait l'écrémeuse avant de se coucher.

Le dimanche était pour la bonne, sans contredit, la journée la plus pénible. Elle était contrainte de se réveiller une heure plus tôt que les jours de la semaine afin de préparer la baratte avant d'aller traire. Dès son retour, sans perdre une seconde, elle devait baratter la crème pour

obtenir le beurre que la patronne irait vendre le lendemain au marché de Bricquebec.

Chez ses parents, Céline avait toujours assisté à la messe dominicale. À la Sablonnière, il lui était pratiquement impossible de s'y rendre. En fin de matinée, elle ne disposait que d'une heure et demie de liberté. Ce n'était pas suffisant pour se préparer et courir au bourg afin d'être présente à l'office de 10 heures 30. En effet, si dans la semaine, afin qu'elle soit revenue plus vite, la patronne lui prêtait sa bicyclette pour aller faire de petits achats au bourg, elle refusait absolument de lui rendre ce service quand elle ne travaillait pas. Le premier dimanche passé à la ferme, ayant terminé son travail de la matinée une demi-heure plus tôt, elle s'était habillée à la hâte et s'était lancée à grand pas sur la route du bourg. En dépit de sa diligence, elle était entrée dans l'église à la fin du sermon. Le prêtre, ayant marqué un léger temps d'arrêt en chaire lors de l'ouverture de la porte, la plupart des têtes des fidèles s'étaient tournées vers elle. Céline était rouge de confusion en s'asseyant au bout du dernier banc. Depuis, elle n'était jamais retournée à la messe sachant qu'elle y arriverait toujours en retard. Alors en fin de matinée, elle reprenait sa toilette et s'occupait de ses affaires. Elle devait d'ailleurs souvent écourter ses occupations personnelles quand la Grande Catherine lui criait de venir éplucher les légumes pour le repas.

L'après-midi, la bonne disposait tout de même de quelques heures de liberté. Elle les utilisait pour aller se promener dans le bourg de Laudray-sur-Mer et, si le temps était favorable, se reposer à la plage. Ces sorties lui avaient permis de se faire deux amies et de connaître des jeunes du

pays. Cependant, elle ne pouvait s'attarder avec eux trop longtemps car elle devait être rentrée deux heures avant la nuit pour traire et soigner les animaux.

C'était la vie que la jeune fille menait sans rechigner et sans protester depuis bientôt trois ans. Mais, à tous ses soucis de travail était venu s'ajouter le comportement du fils de la maison à son égard. Désormais, il s'en prenait directement à sa personne et elle savait, car elle connaissait trop bien son caractère entêté et méchant, qu'il recommencerait. Alors, elle se demandait si elle saurait toujours se défendre comme elle l'avait fait aujourd'hui ? « Devrai-je être en permanence sur mes gardes avec la hantise d'une nouvelle agression ? ».

Complètement désespérée, car elle n'était pas en mesure de mettre fin à cette situation, des larmes lui vinrent à nouveau aux yeux. Au bout de quelques minutes, elle se redressa et s'essuya le visage. Après tout, elle en avait assez. Pour la première fois, elle se sentait assez âgée et assez forte pour faire connaître à sa patronne le comportement de son fils. Elle prenait conscience qu'elle était fatiguée de cette vie et, surtout, que son sort, en dépit des efforts qu'elle ferait, ne s'améliorerait pas.

Dix sous de moins

Les Jonchères étaient un vaste herbage en pente douce dont les parties basses couvertes de joncs se perdaient dans le marais. La patronne, montée sur la faneuse tirée par un cheval, aérail et retournait le foin non encore séché. À l'autre bout de la pièce de terre, Anselme Rabain et le grand valet, en bras de chemise, manches retroussées et casquette sur la tête, débordaient sur le marais et fauchaient à la faux les touffes de bonne herbe poussant çà et là au milieu des joncs et des roseaux. Le petit valet suivait son patron et, à l'aide d'une fourche, transportait et étendait l'herbe coupée sur le bord du pré.

Tout en étant attentive à son fanage, la Grande Catherine vit son fils arriver et rejoindre les trois hommes. Sans dire un mot, il se joignit au travail du petit valet. La patronne continua ses allers et retours dans le pré. Au bout d'un quart d'heure, elle commença à s'inquiéter de l'absence de sa bonne. Elle dirigea son cheval vers son fils. À une trentaine de mètres de lui, elle distingua l'hématome qu'il portait sur le haut du front. Elle fouetta le cheval et, arrivée

à la hauteur de Marcel, tira sur les guides et sauta à terre sans attendre que la faneuse soit complètement arrêtée.

S'approchant de son garçon, elle lui demanda :

— Ma parole, tu es blessé à la tête ! Comment t'es-tu fait cela ?

— Oh ! ce n'est rien, je me suis cogné en passant sous la porte basse du cellier.

— Fais voir.

Elle lui prit la tête à deux mains, le força à se baisser et examina soigneusement sa meurtrissure.

— Tu dis que tu t'es cogné au linteau, ce n'est pas possible. Ta blessure est verticale.

— Oh ! c'est rien ! Ne te fais pas de souci pour ça.

— As-tu vu Céline ?

— Oui, quand je suis parti, elle balayait la maison.

— Mais alors, comment se fait-il qu'elle ne soit pas là ?

— Je ne sais pas, moi.

La patronne se tourna vers le grand valet qui faisait une pause, les bras appuyés sur le manche de sa faux.

— Monte sur la faneuse et finis le travail que j'ai commencé.

Et sans dire un mot de plus, elle partit à pas rapides en direction de la ferme.

Lorsqu'elle entra dans la salle commune, Céline, à genoux, finissait d'éponger l'âtre. La jeune fille se releva et s'essuya les yeux du dos de la main. La Grande Catherine s'aperçut qu'elle avait pleuré.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Par précaution, Céline avait placé les deux morceaux du balai près d'elle sur le sol.

— Mais, tu as brisé le manche du balai. Comment as-tu fait ?

La jeune fille resta silencieuse. La patronne se précipita alors sur elle et la secoua violemment.

— Mauvaise fille ! Tu as frappé Marcel, je parie ?

Alors, en entendant cette injure, Céline se décida à dire la vérité. Elle expliqua rapidement que Marcel l'avait ennuyée puis violentée et qu'elle avait été contrainte de se défendre.

Au fur et à mesure que la jeune fille parlait, le long visage de la Grande Catherine se figeait dans une teinte blême de colère.

— Mais tu l'as blessé gravement à la tête ?

Céline éclata en sanglots.

— Il fallait bien que je me défende. Il m'agressait et m'avait renversée sur le lit.

— Cela s'est passé dans le cabinet ?

— Oui, mais il avait commencé au puits en profitant que je tirais de l'eau pour laver l'âtre.

— Tu l'avais donc provoqué ? Il ne serait pas venu vers toi si tu ne l'avais pas aguiché.

— C'est faux. Je ne l'avais pas vu depuis le dîner. Je remontais le seau plein d'eau. Je ne l'ai pas entendu arriver.

— Tu mens petite dévergondée !

C'était trop. Céline indignée se mit en colère à son tour.

— Il est arrivé derrière moi alors que le seau était remonté et que je le tirais dehors. Il a glissé une main sous mes vêtements jusqu'aux fesses. J'ai tellement été surprise et effrayée que le seau d'eau m'a échappé et qu'il est retombé dans le puits avec la corde.

La patronne ne put s'empêcher d'ouvrir de grands yeux.

— Comment, le seau est au fond du puits ?

— Non, il n'y est plus. Marcel l'a remonté avec le croc.

— Tu vois bien qu'il n'est pas si mauvais que tu le dis !

— C'était normal qu'il le repêche. Après tout, c'était de sa faute s'il était au fond.

— Et ensuite, que s'es-il passé ?

— Vous pensez bien, je ne suis pas restée près de lui après ce qu'il venait de me faire. J'ai réussi à me dégager car il me serrait contre le mur et j'ai couru dans le cabinet. Près de mon lit, j'ai pleuré cinq minutes puis je me suis mise à balayer la salle et le cabinet. Je ramassais les balayures de la laiterie quand il est entré et, tout de suite, s'est approché de moi. Il a voulu m'embrasser ; je me suis reculée. Et comme il me suivait, je me suis trouvée coincée près de la petite fenêtre et du lit.

— Si j'ai bien compris, petite vicieuse, tu t'es réfugiée dans le cabinet près de ton lit. Mais tu aurais pu t'enfuir dehors.

Céline était scandalisée.

— Oh, c'est honteux de déclarer des choses pareilles ! Non, je ne pouvais pas sortir. La porte était derrière lui. La vérité, c'est que votre fils ne cesse pas de m'ennuyer, une brute contre laquelle je ne peux rien faire. De plus, il boit. Il y a plus d'un an qu'il m'embête.

— Plus d'un an ! Plus d'un an ! Et tu ne t'es jamais plainte. Il faut croire que tu n'étais pas mécontente de ses avances.

— J'ai bien pensé vous le dire mais je me doutais que vous prendriez son parti. Quand je vous entends en ce moment, je pense que je ne m'étais pas trompée.

La Grande Catherine regardait sa jeune bonne avec mépris.

— Garce, dit-elle, comment l'as-tu frappé ?

Céline se mit à rougir, hésita et, finalement, reprit le cours de son récit.

— Il me tenait couchée sur le lit. Je ne pouvais plus bouger. Puis il a retroussé mes vêtements et je me suis aperçue qu'il tentait de prendre ma culotte. Alors, je me suis libérée comme j'ai pu, en lui enfonçant les doigts dans les yeux. J'ai voulu me sauver mais je ne pouvais pas car il me retenait par le bas de ma blouse. C'est alors que j'ai touché le balai appuyé contre l'escalier. Je l'ai saisi à deux mains et je lui en ai donné un coup sur la tête. Il m'a lâchée. Je me suis précipitée dehors jusqu'à la barrière de la cour. J'ai attendu un petit moment et je l'ai vu sortir, prendre une fourche et partir vers les Jonchères. Après avoir encore patienté, je suis rentrée dans la maison mais je ne pouvais plus travailler tant je tremblais.

— Tu présentes bien les choses à ton avantage.

— C'est la pure vérité.

— De toute façon, ce n'était pas une raison pour rester ici alors qu'on t'attendait aux Jonchères. Tu es une fainéante et une menteuse capable d'inventer n'importe quoi pour cacher tes vices.

— Comment pouvez-vous dire cela ? Avez-vous interrogé votre fils ?

— Bien sûr, il m'a donné une tout autre version.

— Et c'est celle-là que vous croyez, bien entendu ?

— De toute façon, je ne veux plus de toi dans ma ferme. Fais ta valise et disparaïs.

— Ça tombe bien, car je ne voulais pas rester.

— Dépêche-toi que je ferme la porte après ton départ.

Sans perdre une seconde, sous les yeux de sa patronne, Céline tira sa valise en carton de dessous le lit et l'ouvrit sur la couche. Elle rangea en toute hâte à l'intérieur son linge qu'elle prit dans la caisse en bois. Ne songeant pas à enlever sa blouse tant elle était troublée, elle plia ses robes et ses jupes, les plaça sur son linge et referma la valise. Elle glissa ses sabots et ses affaires de toilette dans un sac à provisions. Après avoir enfilé ses sandales, elle se couvrit la tête d'un chapeau de paille pour se protéger du soleil. Portant ses bagages, la Grande Catherine sur les talons, elle sortit de la laiterie, traversa la salle et la cour. Après avoir posé ses affaires sur le sol, elle ouvrit la barrière et porta ses bagages sur la berme du chemin. Elle revint fermer la barrière et en bloquant le loquet dans son mentonnet, jeta un coup d'œil dans la ferme. La patronne repartait vers les Jonchères en l'ignorant. Sous le soleil de plomb, seules les poules grattant avec application le sol caillouteux et la paille desséchée du tas de fumier donnaient un peu de vie à la Sablonnière. La jeune fille secoua tristement la tête et s'essuya les yeux. Jamais elle n'aurait pensé quitter sa première place dans de telles conditions.

Céline prit sa valise et son sac et commença la marche de trois kilomètres qui devait la conduire au bourg de Laudray-sur-Mer. Après une montée droite de huit cents mètres menant à un carrefour, la route s'insinuait entre les champs et descendait lentement jusqu'à la mer. La jeune

filles avait le soleil de face et butait dans les ornières. Elle fit une première halte à mi-côte.

Au croisement, elle alla s'asseoir sur les marches du socle d'une vieille croix de granit élevée dans un angle de l'intersection. La partie la plus pénible de son trajet était accomplie. Il lui fallait redescendre jusqu'au bourg, le traverser et se rendre à la gare. Elle eut un sourire triste. Elle avait le temps d'y aller, le train du soir passait à 18 heures 10. Tout à coup, un effroi la saisit et lui provoqua une aspiration profonde. Elle réalisait brusquement qu'elle ne possédait peut-être pas assez d'argent pour acheter son titre de transport. Elle sortit son porte-monnaie de sa poche et compta le montant total des pièces qu'il contenait.

« Il me manque dix sous ! » Et elle répéta effondrée presque incrédule : « Il me manque dix sous ! » puis aussitôt se demanda : « Comment vais-je faire pour prendre le train ? »

Elle renversa le contenu de son porte-monnaie près d'elle et étala les pièces sur le granit. Les écartant l'une après l'autre, elle les recompta. Il n'y avait pas d'erreur, il lui manquait bien cinquante centimes. Elle restait figée, consternée, à regarder ses quelques sous formant des taches claires sur le granit sale. Elle tenta de retenir ses larmes mais se mit à pleurer. Elle prit son mouchoir et l'appliqua longuement sur son visage. Des sanglots qu'elle ne dominait pas lui montaient de la poitrine. Dans la campagne déserte, surchauffée par le soleil, et que les oiseaux eux-mêmes avaient fuie en se réfugiant dans la profondeur des buissons, elle restait assise, immobile, au pied de la croix séculaire en ayant le sentiment d'être abandonnée, rejetée de tous.

Elle remit ses pièces une à une dans son porte-monnaie et se dit : « Avec dix sous de moins, je ne pourrai aller qu'à Lithaire. Il me restera plus de six kilomètres à faire à pied pour rentrer chez mes parents et la nuit ne sera pas loin quand je serai seule avec mes bagages dans ces petits chemins étroits, sombres et mal empierrés. »

Elle se leva, voulut ajuster ses vêtements et se rendit compte qu'elle avait conservé sa blouse de travail. Elle réfléchit un court moment, vérifia que le voisinage était désert, saisit ses bagages et les transporta derrière le calvaire. Elle ouvrit la valise, après s'être de nouveau assurée d'être seule et, très rapidement, ôta sa blouse et enfila sa robe marron placée sur le dessus de son linge. Elle plia sa blouse, la mit sur ses vêtements et referma la valise. Encouragée par ce qu'elle venait de faire, elle saisit son nécessaire de toilette, plaça son petit miroir rond au pied de la croix et effaça toutes traces de larmes. Quand ce fut terminé, elle regarda le christ sculpté grossièrement dans le granit, fit un signe de croix et repartit.

Tout en marchant, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une amère déception en songeant qu'après trois ans de travail, elle ne possédait pas assez d'argent pour payer un trajet d'une vingtaine de kilomètres en chemin de fer. À la ferme de la Sablonnière, elle ne gagnait que soixante francs par mois logée et nourrie. Ses maigres gages étaient versés chaque trimestre à son père, François Ambois, qui se déplaçait spécialement pour les percevoir. Quand il venait, Céline repartait avec lui pour passer deux jours dans la maison familiale à Cantaville. Lorsqu'ils arrivaient à la gare de Saint-Jores, ils n'avaient pas de souci à

se faire. Le petit valet du domaine de Carmont, où le père était journalier, les attendait avec une carriole.

Lorsque Céline retournait seule à Laudray-sur-Mer, son père la conduisait à la gare avec la même carriole. Il attendait près d'elle l'arrivée du train et, seulement à ce moment-là, juste avant sa montée dans le wagon, lui remettait quelques pièces, six francs comme argent de poche pour le trimestre.

Céline souffrait de ne voir sa famille que quatre fois par an. Un an plus tôt, elle avait dit à ses parents qu'elle souhaitait être avec eux aux jours des grandes fêtes : Noël, Pâques, Pentecôte, Mi-août et Toussaint. Son père, sur un ton bourru, lui avait répondu qu'il lui fallait attendre l'âge de dix-huit ans pour voyager seule en chemin de fer. Quand elle l'avait quitté à la gare, il lui avait remis un franc de moins que d'habitude. Elle n'avait plus jamais osé demander de venir seule à la maison.

Céline était consciente que ses parents étaient pauvres. Elle était la seconde fille d'une famille comportant cinq enfants, deux filles et trois garçons. Son père était couvreur en chaume, métier en voie d'extinction. Lorsqu'il n'avait pas de toiture à refaire ou à restaurer, il travaillait à la journée au domaine de Carmont où le propriétaire appréciait son sérieux. La mère, Octavie, était couturière à domicile. Elle se donnait beaucoup de mal pour améliorer la vie de sa famille. Elle cousait le soir chez elle, élevait des volailles et des lapins et, quand elle le pouvait, faisait diverses corvées dans les villages voisins. Céline l'adorait et avait toujours le souci de ne jamais la contrarier.

Tout en marchant, la jeune fille continuait de se pencher sur son passé. Elle aurait aimé devenir maîtresse

d'école. Les circonstances ne l'avaient pas permis et, lorsqu'elle eut atteint quatorze ans et obtenu, brillamment classée première du canton, le certificat d'études primaires, son père lui avait trouvé cette place chez les Rabain. Sa sœur aînée, Josette, était restée à la maison pour aider sa mère et veiller sur ses trois frères plus jeunes.

La famille Ambois occupait en location une chaumière en torchis de deux pièces. La plus grande servait à la fois de cuisine, de salle et de chambre à coucher pour les garçons. Dans l'autre, divisée en deux par une cloison, dormaient les parents et les filles.

Céline avançait à bonne allure en changeant de mains la valise et le sac toutes les cinq minutes. Quand elle eut parcouru environ un kilomètre et demi, elle s'arrêta en sueur sous un gros chêne, posa sa valise sur le sol et s'en servit comme siège. Elle avait plus chaud sous sa robe serrée par une large ceinture que sous sa blouse. Elle sortit son mouchoir et s'essuya le cou. Elle réfléchissait de nouveau sur sa situation et était soucieuse. Elle se disait que ses parents allaient être surpris de la voir rentrer ainsi et qu'ils l'interrogeraient pour savoir ce qui s'était passé. Elle se demandait s'il fallait tout leur révéler ou seulement une partie des faits ? Et leur réaction l'inquiétait : « Comment vont-ils réagir ? Ne vont-ils pas être tentés de croire que j'exagère ou que je mens ? Comment expliquer ça à mon père ? » François Ambois ne plaisantait pas en effet avec ces choses-là.

Elle inclina la tête, tamponna quelques larmes qui lui glissaient sur les joues. Après avoir remis son mouchoir dans sa poche, elle se leva et reprit ses bagages. Elle fut surprise car la valise lui parut soudain plus lourde. Elle

murmura : « Si je rencontrais quelqu'un que je connais à Laudray, je pourrais lui emprunter dix sous ! Oui, mais comment lui rendrais-je ? Je lui renverrais par la poste... C'est ça ! Seulement, il faut que cette personne me connaisse bien et qu'elle accepte de me prêter de l'argent ! Cela ne va pas être facile. J'ai peu de chance de croiser ce prêteur-là. Ce soir, les six kilomètres me paraîtront longs pour atteindre la maison à pied. »

Elle avançait moins vite qu'au début mais fut encouragée car, au détour d'un virage, elle découvrit à sept ou huit cents mètres les maisons du bourg jusque-là masquées par les haies du chemin. Cette vue lui redonna du courage et lui fit accélérer le pas. Elle dut s'arrêter à plusieurs reprises pour essuyer les gouttes de sueur apparues sur son visage. Les premières constructions n'étaient plus qu'à cinq cent mètres.

3

La nouvelle embauche

Céline faisait une nouvelle pause, debout sur le bord de la route, lorsqu'elle vit venir vers elle la Bernarde, ainsi surnommée à cause du nom de son mari décédé depuis longtemps. C'était une femme de petite taille au visage chafouin dans lequel s'enfonçaient, au fond des orbites, deux yeux qui vous fixaient avec intensité sans jamais faiblir. Vêtue d'une longue robe noire lui tombant sur les chevilles et la tête couverte d'un grand mouchoir de même couleur noué sous le menton, elle portait allègrement ses soixante-quatorze ans. Elle sautillait en marchant et avançait à pas rapides en faisant sonner comme des claquettes ses sabots ferrés de gros clous sur le sol desséché. La Bernarde était connue et redoutée dans la commune pour sa curiosité malsaine et sa langue de vipère. Elle hantait tous les chemins de la région et faisait des corvées dans les fermes pour une soupe et quelques sous. Amie de la Grande Catherine, elle venait au moins deux fois par semaine à la Sablonnière où elle racontait dans cette ferme isolée tous les ragots et les potins recueillis au cours de ses errances.

Céline en avait peur. Ne pouvant l'éviter, elle saisit ses bagages et reprit sa marche sur la droite du chemin en s'efforçant de ne prêter aucune attention à la vieille femme qui venait vers elle le long de l'autre côté. « Si elle me pose des questions, que vais-je lui répondre ? » se demandait la jeune fille. « Si je lui révèle ce qui m'est arrivé, elle ira le répéter partout en le déformant et en l'assortissant de commentaires malveillants. Je ne lui dirai rien ! »

Lorsqu'elle fut presque à sa hauteur, la vieille femme vint se planter au milieu du chemin. Et là, les deux poings sur les hanches, interpella la jeune fille.

— Eh bin, ma belle ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Te voilà chargée comme une ânesse ! Tu vas loin comme ça ?

— Je vais à la gare, répondit simplement Céline.

— Et t'es venue avec tes affaires, à pied, toute seule, depuis la Sablonnière ?

— Oui.

— La Grande Catherine n'a pas voulu t'y conduire avec sa carriole ?

La jeune fille n'avait pas cessé de marcher. Elle passa devant la Bernarde sans répondre.

— C'est-y des fois que t'aurais été mise à la porte ?

Céline continua de garder le silence et poursuivit sa route. Alors éclata derrière elle un torrent d'imprécations. Puis la vieille, vexée d'avoir été à ce point ignorée par une boniche qu'elle considérait avec mépris, éclata d'un rire strident et se mit à crier :

— Ha ! Il te va bien de faire la fière. Tu n'es qu'une mijaurée, une aguicheuse. Si la Grande Catherine, qui connaît bien son monde, t'a chassée, c'est qu'elle a de solides raisons.

Céline persista à se taire. Alors, la Bernarde, en désignant la jeune fille de son index, lui hurla d'un ton moqueur :

— Après tout, peut-être que t'as voulu allumer son Marcel ?

La jeune fille ne put s'empêcher de se redresser en entendant cela. Son mouvement d'épaules fut aperçu par la vieille qui éclata aussitôt de rire.

— Ha ! J'ai compris ! C'est bien ça, moins que rien, tu l'as aguiché le Marcel mais c'est un trop gros poisson pour toi.

Ne supportant pas d'en entendre davantage, Céline avait accéléré sa marche. Elle était bouleversée, atterrée, et se répétait : « Mon Dieu ! Elle va raconter tout cela dans les hameaux de la commune. » Complètement déboussolée, elle arriva presque en courant à l'entrée de Laudray. Son visage était couvert de sueur et son chapeau, ayant glissé en arrière de sa tête, laissait paraître au-dessus de son front des touffes de cheveux ébouriffés.

Le bourg de Laudray-sur-Mer se serrait autour de sa vieille église romane depuis environ dix siècles. Mille sept cents habitants y résidaient. Au fil des ans, à la suite de la construction d'un petit bassin et d'une jetée, les maisons s'étaient étendues le long du port et sur le front de mer. À deux cents mètres du quai, la place de Jersey, maintenue en partie sous ombrage par d'immenses marronniers d'Inde, constituait le centre de la localité. La mairie et la poste y faisaient face à l'église et divers magasins s'y serraient au rez-de-chaussée d'immeubles comportant rarement deux étages.

La jeune fille déboucha sur la place à pas rapides. Exténuée, elle alla s'asseoir sur un banc placé sous un arbre, au débouché de la rue des Dunes, et posa sa valise sur le banc et le sac à ses pieds. Après avoir ôté son chapeau et l'avoir placé sur la valise, elle secoua sa chevelure et desserra le col de sa robe. Ensuite, elle sortit son mouchoir de sa poche et essuya doucement son visage et son cou inondés de sueur s'arrêtant pour saluer deux ou trois passants qui lui jetaient des regards étonnés et quelque peu interrogateurs.

De l'autre côté de la rue, une commerçante, Marthe Colseau, l'observait de sa boutique. Elle connaissait son prénom et l'avait aperçue sur la place et à la plage le dimanche après-midi en compagnie de jeunes filles de Laudray. Elle l'avait reçue aussi dans son magasin où, montée sur la bicyclette de sa maîtresse, elle venait faire de petits achats. La jeune fille, toujours bien mise, était polie, discrète et ne perdait pas de temps. Elle posait le vélo contre le mur, le récupérait à la sortie et reprenait la route de la Sablonnière, ne s'attardant jamais avec ses copines qui parfois flânaient devant l'église.

La commerçante l'avait vue avec étonnement arriver à pied porteuse de deux bagages. Intriguée par son allure éperdue et fatiguée, elle l'observait au travers de la vitrine de son magasin. Quand Céline eut épongé la sueur de son visage, Marthe remarqua qu'elle gardait son mouchoir à la main. Un chien blanc et jaune s'approcha d'elle, hésita puis vint flairer le sac sans que la jeune fille esquisse le moindre geste pour le chasser. Ignorant l'animal, elle posa son bras droit sur le dossier du banc et appuya sa tête dans le pli de son coude pendant plusieurs minutes. Elle se releva et s'essuya les yeux.

« Mais elle pleure, se dit Marthe. Où va-t-elle seule ainsi en plein après-midi avec une valise et un sac ? » Céline appuyait maintenant son bras et sa tête sur sa valise et de temps en temps se tamponnait les yeux. « Elle est complètement désespérée ! Que lui est-il arrivé ? » s'interrogeait la commerçante.

Elle sortit de son magasin et se dirigea vers la jeune fille qui lui tournait le dos.

— Céline, lui demanda-t-elle, ça ne va pas. Qu'est-ce qui se passe ?

La jeune fille se retourna et reconnut la commerçante.

— Non, ça va mal madame Colseau, j'ai de gros ennuis.

— Ne restez pas là. Vous allez attraper du mal avec cette chaleur. Venez chez moi, vous m'en parlerez.

Et sans attendre de réponse, la commerçante prit les bagages et fit signe à la jeune fille de la suivre. Marthe Colseau exploitait depuis trois ans le commerce le plus important de la localité. Fille unique, à son mariage elle avait pris la succession de ses parents lesquels, à partir d'un petit café épicerie, avaient progressivement étendu leur activité commerciale. Dans la profonde boutique de madame Colseau, on trouvait l'essentiel de ce qui était nécessaire à la vie des gens de la côte.

Quand elles furent dans le magasin, Marthe verrouilla la porte d'entrée en disant :

— Heureusement, à cette heure-ci, il n'y a pas beaucoup de clients.

Elle passa devant Céline et la conduisit dans sa cuisine. Elle la fit asseoir sur une chaise et versa un verre d'eau fraîche qu'elle lui tendit.

— Tenez, buvez, vous devez avoir soif.

— Oui, merci madame.

Céline en but la moitié et reposa le verre sur la table.

— Voilà ! Alors, ça va mieux ? Vous étiez toute retournée. Qu'est-il arrivé pour vous avoir mise dans cet état ?

La jeune fille hésita un moment puis déclara :

— La patronne de la Sablonnière vient de me mettre à la porte.

— Madame Rabain vous a licenciée subitement, sans vous prévenir ! Vous aviez donc fait quelque chose de grave ?

— Non, madame Marthe ; je n'ai rien fait de mal.

Elle hésita de nouveau et enfin se décida :

— C'est son fils Marcel qui s'est mal conduit ! dit-elle en pleurant.

La commerçante tira une chaise et s'assit près d'elle. Elle la consola et lui passa un mouchoir propre sur les joues.

— Allons, calmez-vous. C'est fini. Marcel Rabain, je sais ce qu'il vaut. Qu'il ait mal agi à votre égard ne me surprend pas. Si vous voulez vous soulager, vous pouvez me raconter ce qu'il a fait. Je ne le répèterai à personne.

Alors, mise en confiance, Céline relata le comportement du fils de la maison à son égard et l'attitude de sa mère qui l'avait traitée de menteuse et de dévergondée avant de lui ordonner de quitter sa ferme immédiatement.

Son récit terminé, Céline se remit à pleurer. Marthe la consola de nouveau :

— C'est fini maintenant. Il faut tout oublier.

— Oui, mais ce n'est pas tout, dit la jeune fille en cessant ses pleurs.

— Il s'est passé autre chose ?

— Oui, avant d'arriver au bourg, j'ai croisé la Bernarde. Elle a été intriguée de me voir à pied avec mes bagages et m'a posé des questions. Comme je la connais, je n'ai pas voulu lui parler des agissements de Marcel Rabain. D'ailleurs, je ne voulais en parler à personne. Alors, j'ai décidé de ne pas m'arrêter et je ne lui ai fait que deux réponses banales. Elle avait les yeux fixés sur mes bagages et m'a demandé si la Grande Catherine ne m'avait pas chassée. J'ai poursuivi mon chemin sans répondre. Alors, elle s'est mise à crier qu'elle avait compris, que j'avais aguiché le fils de la ferme dans l'espoir de mettre le grappin dessus. Elle m'a traitée de mijaurée et même de moins que rien.

— Bon, je comprends que vous soyez choquée. Ces insultes ne font pas plaisir à entendre. Il faut oublier ça. La Bernarde c'est la Bernarde ! On ne la changera pas.

— Je sais, mais justement, je suis sûre qu'elle va répéter dans tout le pays ce qu'elle m'a dit. Les gens vont la croire.

Et Céline éclata en pleurs puis en gros sanglots. Marthe la rassura et lui dit de ne pas se faire tant de souci. Au bout de plusieurs minutes, Céline cessa de pleurer et s'essuya les joues. La commerçante continuait de la rassurer.

— Que la Bernarde aille répéter ses méchancetés partout, c'est possible ! Les gens la connaissent ; ils ne la croiront pas. Tout le monde sait qu'elle ne cesse pas de mentir et de calomnier. De toute façon, si on m'en parle, je me chargerai de rétablir la vérité.

— Oui, je vous remercie.

— Bon maintenant, où allez-vous avec votre valise et votre sac ?

— Je vais à la gare prendre le train pour rentrer chez mes parents à Cantaville. Mais, je n'ai pas assez d'argent pour aller en train jusqu'à la gare de Saint-Jores. Je serai obligée de descendre à Lithaire.

— Et vos parents habitent loin de ce bourg ?

— Oui à six bons kilomètres.

— Il vous manque combien ?

— Dix sous.

— Ce n'est pas beaucoup, ça va s'arranger.

La commerçante s'arrêta de parler et réfléchit. Marthe Colseau était une femme de vingt-trois ans active et dynamique. Sa chevelure noire, abondante, divisée par une raie placée à gauche, enveloppait son visage pâle, toujours souriant. De taille moyenne, habillée avec goût, elle portait ce jour-là une robe légère beige rosé à motifs fleuris serrée à la taille par une fine ceinture de cuir. Son mari, Roger Colseau, d'un an plus jeune qu'elle, venait de rentrer du service militaire. Il travaillait depuis l'âge de dix-huit ans comme comptable à la laiterie de Saint-Sauveur-le-Vicomte. C'était un homme sérieux, travailleur et discret. Mariés depuis deux ans, ils avaient une petite fille de six mois, Thérèse.

La commerçante regarda Céline.

— Vous n'avez pas pris le temps de faire un peu de toilette ?

— Non, je n'ai pas pu. À vrai dire, je n'y ai pas songé.

— Bien entendu, vos parents ne sont pas au courant ?

— Non, madame Marthe.